

Le sens du jeu [Aragon entre littérature et politique (1958-1968)] Aragon entre littérature et politique (1958-1968) Monsieur Philippe Olivera

Citer ce document / Cite this document :

Olivera Philippe. Le sens du jeu [Aragon entre littérature et politique (1958-1968)]. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 111-112, mars 1996. Littérature et politique. pp. 76-84;

doi: 10.3406/arss.1996.3169

http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1996_num_111_1_3169

Document généré le 12/05/2016



Zusammenfassung

Über den rechten Standpunkt

Im Unterschied zu den 50 er Jahren, in. denen wegen des kalten Krieges kommunistische Schriftsteller sich veranlaßt sahen, Distanz zum literarischen Feld zu wahren, werden in der Zeit der Entstalinisierung der 60er Jahre diese politischen Zwänge gelockert, und die Rückkehr ins Feld wird erneut möglich. Der Artikel befaßt sich mit dem Fall des damais wohl herausragendsten kommunistischen Schriftstellers Louis Aragon, der auf der Grundlage seines Werdegangs und Werks, wie der Erfolg seines 1958 publizierten Romans « Die Karwoche » außerdem unterstreicht, unbestreitbar auf höchstes Ansehen innerhalb des literarischen Feldes rechnen kann. Gegenüber der bloßen Zurückweisung einer dadurch gekennzeichneten Haltung, kommunistische über-zeugungen eines Schriftstellers als Irrweg zu verunglimpfen, war nötig, auf die Schwierigkeiten, aber auch die gleichzeitig sich bietenden Möglichkeiten dieser Doppelzugehörigkeit zum literarischen Feld und zur kommunistischen Welt hinzuweisen. Dies geschieht einmal durch Rückzug auf die Lettres françaises, deren Leiter er ist, und durch deren vermittelnde Haltung sich recht genau seine eigene widerspiegelt, wie in der Formulierung der zugleich politischen und literarischen « Realismus» Theorie. Aragon vollzieht mit Erfolg den schwierigen Drahtseilakt zwischen der Behauptung einer zentralen Stellung im Feld und derjenigen wichti-er Funktionen innerhalb der Partei. Ganz offenkundig über den von der Feldgeschichte nahegelegten Gegensatzkonstruktionen eines Dichters gegenüber dem Romanschriftsteller, eines Volks- gegenüber dem Avantgardeschriftsteller und eines offiziell anerkannten gegenüber dem surrealistischen Dichter stehend, sieht er sich um 1965 auf dem Höhepunkt seines Ruhms. Der 1968 mit den Ereignissen in Prag und Paris verknüpfte, abrupte Einbruch der politischen Aktualität bringt dieses mühevoll von ihm erstellte Gleichgewicht zwischen Literatur und Politik erneut ins Schwanken. Der Fall Aragons läßt die Macht der in den 60er Jahren durch die zwiefache Orientierung auferlegten Zwänge sichtbar werden. Er hebt ebenfalls die Form der Freiheit eines durch eine solche doppelte Exteriorität induzierten Schreibens hervor.

Abstract

A sense of game

Contrary to the 1950s, when the Cold War led communist writers to multiply the signs of their break with the literary field, the 1960s destalinization eased the political pressure and authorized a "return" to the field. This article focuses on Louis Aragon, the most gifted of the communist writers, whose itinerary and work legitimize the highest ambitions in the literary field, as shown by the success of his 1958 novel La Semaine sainte. Rejecting an approach that postulates the aberration for a writer of a communist engagement, the author of this article attempts to show the difficulties and the possibility of belonging to both the literary and the communist worlds. By withdrawing into the Lettres francaises, which he edited and whose intermediary position accurately reflects his own, and by the both political and literary use of the theory of "realism", Aragon negotiated a slippery path and succeeded in occupying a central position in the field while conserving his responsibilities in the Party. After 1965, he seems to have won recognition while rejecting the systems of opposition constructed by the history of the field : poet and novelist, popular and avant-garde novelist, national and surrealist poet... The sudden renewed relevance of politics, linked with the 1968 events in Paris and Prague, threatened the fragile balance he had constructed between literature and politics. The case of Aragon in the 1960s shows just how confining this double affiliation was, while revealing the way in which he was freed to write by what was also a twofold exteriority.

Résumé

Le sens du jeu

À la différence des années 50 où la guerre froide conduisait les écrivains communistes à multiplier les signes de rupture avec le champ littéraire, le contexte de la déstalinisation dans les années 60 desserre la contrainte politique et autorise le «retour» dans le champ. Cet article s'attache au cas de Louis Aragon, le plus doté des écrivains communistes, celui dont le parcours et l'oeuvre légitiment les plus hautes ambitions au sein du champ littéraire, comme le montre le succès de son roman La Semaine sainte en 1958. Refusant l'approche qui postule l'aberration de l'engagement communiste des écrivains, il s'agit de montrer à la fois les difficultés et la possibilité d'une double appartenance au

champ littéraire et au monde communiste. Par le repli sur les Lettres françaises qu'il dirige et dont la position intermédiaire recoupe très exactement la sienne, comme par l'usage à la fois politique et littéraire de la théorie du «réalisme», Aragon négocie une délicate opération : il parvient à occuper une position centrale dans le champ tout en conservant ses responsabilités au sein du Parti. Après 1965, il semble obtenir la consécration tout en niant les systèmes d'oppositions construits par l'histoire du champ : poète et romancier, romancier grand public et romancier d'avant-garde, poète national et poète surréaliste... Le retour brutal de l'actualité politique, lié aux événements de 1968, à Paris et à Prague, vient remettre en cause le fragile équilibre qu'il a construit entre littérature et politique. Le cas Aragon dans les années 60 montre la force de la contrainte imposée par la double appartenance. Il révèle aussi la forme de liberté d'écriture induite par ce qui est aussi une double extériorité.



Philippe Olivera

LE SENS DU JEU

Aragon entre littérature et politique (1958-1968)

n 1953, Aragon salue le retour en France du secrétaire général, Maurice Thorez, par le poème «Il revient I», qui lui est aujourd'hui encore reproché comme le signe de la soumission de la littérature à la politique. La critique ne l'oubliera pas quand elle saluera, en 1958, le « retour » de l'écrivain dans le champ littéraire à l'occasion de la publication de son roman, *La Semaine sainte*. Pour Aragon, l'enjeu des années 60 est de réussir à obtenir la consécration dans le champ littéraire sans rompre pour autant avec le Parti communiste.

Dans le contexte de la guerre froide, les intellectuels communistes en général, et Aragon en particulier, sont conduits à multiplier les signes de rupture avec le champ littéraire ². Dans cette logique d'affrontement, non seulement ce qui est signe d'appartenance à un camp est stigmate dans l'autre, mais c'est par l'accumulation de tels stigmates qu'on forge sa position dans son camp. Le cas d'Aragon est exemplaire : la position éminente qu'il acquiert dans la sphère littéraire du Parti doit autant aux luttes internes qu'aux délits qu'il commet contre les règles élémentaires du champ. Le poème «Hourra l'Oural (1934) » qui véhicule la mythologie du plan quinquennal, les prises de position en faveur de Lyssenko (dans la revue Europe en octobre 1948), le personnage du traître Orfilat/Nizan dans Les Communistes, ou enfin le poème «Il revient» de 1953, sont autant d'exemples significatifs. En faisant de la propagande, en se mêlant de science, en calomniant un pair ou en faisant preuve de dévotion, Aragon provoque le scandale³ parce qu'il viole le principe d'autonomie du champ littéraire.

À l'inverse, c'est comme une libération qu'Étiemble salue le retour d'Aragon dans le champ littéraire par sa préface de 1966 au *Roman inachevé* (1956): « Vous tous en 1956 qui ne vouliez pas voir, en soixante même, vous en souvenez-vous? Ce qu'il nous arrivait de déchiffrer dans "La Nuit de Moscou", eh bien, avouez maintenant, après *La Mise à mort*, avouez que vous aviez tort et qu'Aragon-aux-liens se déliait ⁵. »

Les années 60 sont donc le moment où il devient possible de réintégrer le champ littéraire, d'y revenir en pleine légitimité. Mais Aragon n'est ni un « compagnon de route », ni un simple intellectuel de parti. Son engagement ne se cantonne pas au domaine intellectuel. Membre du Comité central, il occupe des fonctions proprement politiques qu'il entend conserver dans les années 60, alors que de nombreux intellectuels se sont éloignés du Parti après 1956. L'enjeu, pour lui, est donc d'exister simultanément dans le champ littéraire et dans le Parti communiste. En soi ce n'est pas nouveau, mais la déstalinisation ouvre une marge de manœuvre jusque-là interdite. Quel usage Aragon fait-il de cette marge de manœuvre?

Le texte est le «lieu adéquat pour mettre au jour les négociations entre un auteur et le monde social ⁶ ». Pour

^{1 –} *L'Humanité*, 8 avril 1953. Maurice Thorez était allé se faire soigner en URSS.

^{2 –} La logique de rupture à l'œuvre pendant la guerre froide n'est pas seulement littéraire : Aragon est condamné en 1949 à dix ans de privation de ses droits civiques en tant que directeur du quotidien communiste *Ce soir.* Cf. Valère Staraselski, *Aragon. La Liaison délibérée*, L'Harmattan, 1995, p. 216.

^{3 –} Dans tous les cas que nous avons cités – qui forment, aujourd'hui encore, un florilège, sans cesse repris, des «forfaits» de l'écrivain –, c'est moins la prise de position elle-même que la polémique à laquelle elle donne lieu qui construit le scandale.

^{4 –} Les métaphores de la prison, du sommeil ou de l'aveuglement, souvent utilisées pour qualifier l'engagement « au service du parti », ne font que reproduire la vision qu'a le champ littéraire d'un engagement anormal du point de vue de son autonomie. Pour ceux qui s'en tiennent à cette logique, cela ne peut déboucher que sur une « libération » ou un « réveil » avec la sortie du Parti communiste. C'est le cas à l'époque, et c'est encore le cas aujourd'hui : cf. le titre de l'ouvrage de Jeanine Verdès-Leroux consacré aux intellectuels communistes après 1956, *Le Réveil des somnambules*, Fayard/Minuit, 1986.

^{5 –} Étiemble, «Préface » à l'édition de 1966 du *Roman inacheré*, Gallimard, coll. «Poésie », 1966, p. 11. «La Nuit de Moscou » est un poème du *Roman inacheré* où Aragon suggère une forme d'autocritique, et *La Mise à mort* est un roman de 1965 sur lequel nous reviendrons.

^{6 –} Christian Jouhaud, introduction du numéro spécial «Littérature et histoire», *Annales ESC*, mars-avril 1994.

Aragon, la négociation est d'autant plus délicate qu'entre la logique du Parti et celle du champ littéraire il lui faut mener de front deux jeux, sans être pour autant soupçonné de double jeu. La mise en lumière des énormes difficultés pratiques de cette négociation d'Aragon dans la configuration particulière des années 60, telles qu'elles s'expriment dans les textes qu'il publie, révèle aussi bien la possibilité que la fragilité d'une position entre littérature et politique. Avec Aragon, on dispose d'un cas limite qui permet de saisir les limites du champ.

L'ÉVÉNEMENT SEMAINE SAINTE

La parution de La Semaine sainte en 1958 est un événement biographique majeur du parcours d'Aragon: consécration éclatante ou rupture retentissante, il trouble par son écho immédiat les positions plus ou moins fixées et permet les inflexions de trajectoire. La nature même du succès de La Semaine sainte montre ce à quoi Aragon peut prétendre: une position éminente dans le champ littéraire par une double consécration, aussi bien dans le champ de grande production (les tirages) que dans le champ de production restreinte (la critique). Mais tout en élargissant l'espace des possibles dans la sphère littéraire, l'événement déstabilise la position de départ. Pour Aragon, il y a danger que les louanges de son roman soient interprétées comme le signe d'une prise de distance avec le Parti communiste. Dès lors, l'écrivain se doit d'accompagner son succès en proposant lui-même une lecture qui ménage les deux sphères.

Ce qui fait de *La Semaine sainte* un événement, c'est à la fois le succès critique auprès des pairs et le succès

public. Le dossier de la réception du roman réuni par Corinne Grenouillet est impressionnant 7: à l'automne 1958 Aragon est au premier plan de l'actualité littéraire dans les petites revues comme dans les quotidiens. L'ampleur et la diversité de cette critique expliquent sans doute le succès immédiat et durable auprès du public⁸. L'écho dans la grande presse ouvre la voie au sacre du couple Aragon-Elsa Triolet qui va bientôt commencer la publication des « Œuvres romanesques croisées » chez Robert Laffont. L'accueil des revues littéraires est, en revanche, plus contrasté. Maurice Nadeau dans Les Lettres nouvelles, Gaétan Picon dans Le Mercure de France et Marcel Thiébaut dans La Revue de Paris sont parmi les plus réticents. Mais ici, l'atout d'Aragon c'est son éditeur. Dominique Fernandez est enthousiaste dans La NRF et Gallimard lance, dans la foulée de La Semaine sainte, une campagne de canonisation littéraire : trois ouvrages consacrés à Aragon paraissent en 1960 et dans les premiers jours de 1961 - Aragon romancier de Pierre de Lescure, Aragon d'Hubert Juin dans « La Bibliothèque idéale », et L'Itinéraire d'Aragon de Roger Garaudy dans la collection « Vocations » dirigée par Henri Mondor. Au même moment, l'anthologie poétique réunie par Jean Dutourd au Club du meilleur livre achève de conférer à Aragon un statut d'écrivain classique. Matériellement, l'installation, en 1960, du couple Aragon-Elsa Triolet dans les «beaux quartiers» - l'appartement de la rue de Varenne qu'ils ne quitteront plus - inaugure cette nouvelle carrière littéraire.

Une campagne de canonisation littéraire.

Illustration non autorisée à la diffusion

^{7 – «}Bibliographie analytique de la critique de *La Semaine sainte* » établie par Corinne Grenouillet, in *Histoire-Roman. «La Semaine sainte* » (actes du colloque d'Aix-en-Provence de septembre 1987), Aix. Publications de l'Université de Provence, 1988.

^{8 –} En 1967, *Le Monde* donne le chiffre de 100 000 exemplaires pour l'édition courante en collection blanche.

La critique qui s'enthousiasme pour un roman «sans prosélytisme politique « (Émile Henriot dans Le Monde) insiste sur l'indépendance esthétique de son auteur; sa liberté met Aragon dans une position délicate, dès lors qu'il n'est pas question pour lui de prendre ses distances avec le Parti communiste. Membre suppléant du Comité central en 1950, titulaire depuis le congrès d'Ivry de 1954 qui consacre sa position dominante en matière culturelle dans le Parti, et prix Lénine de littérature en 1957, Aragon n'entend pas perdre d'une main ce qu'il gagne de l'autre. Et le danger est grand de ce côté-là, puisque les éloges de La Semaine sainte résonnent presque toujours, implicitement ou explicitement, comme autant de critiques de son roman précédent, Les Communistes, publié entre 1949 et 1951, au cœur de la guerre froide. C'est ce qui explique le besoin qu'éprouve Aragon de publier dès 1959 un recueil d'articles et de discours où il répète à satiété la continuité de son œuvre. J'abats mon jeu 9 doit être compris comme l'épitexte de son roman 10, une tentative pour imposer une certaine lecture de La Semaine sainte, et construire une continuité là où l'on pouvait lire une rupture. Par ailleurs, en 1959-1960, Aragon rédige une chronique régulière dans France nouvelle, l'hebdomadaire politique du Parti¹¹: depuis la disparition en 1952 du quotidien Ce soir qu'il dirigeait, c'est la première fois qu'il affiche un lien aussi étroit avec une presse non culturelle. Tout se passe comme si Aragon devait compenser son succès dans le champ littéraire par un renforcement symétrique de son rôle public au sein du PCF.

Dès 1958-1959 se trouvent ainsi posées les données du «jeu» qu'Aragon va mener jusqu'en 1968. L'événement *Semaine sainte* montre à la fois ce à quoi Aragon peut prétendre dans le champ littéraire, et la difficulté d'une telle prétention au regard de la sphère communiste. Le recueil *J'abats mon jeu* indique tout l'intérêt qu'il y a à porter le regard sur cette littérature secondaire. Participant de l'œuvre, en fixant la lecture que l'auteur désire qu'on en fasse, elle permet de saisir les «négociations» pour concilier deux logiques, et de comprendre la position particulière d'Aragon dans les années 60.

LES LETTRES FRANÇAISES COMME POSITION

Pour situer Aragon dans les années 60, il importe d'abord de voir d'où il parle. Articles et contributions diverses à la presse ou aux revues expriment, mieux que l'œuvre, tout le travail de positionnement dans les différents espaces.

On constate ainsi que, pour Aragon, le début de la guerre froide en 1947 ne constitue pas une vraie rupture,

puisqu'il tend à s'effacer de la presse et des revues non communistes dès 1945, pour en disparaître totalement entre 1949 et 1956. Par ailleurs, en dehors des périodes transitoires que sont les années 1945-1949, 1959-1960 et 1967, la production périodique d'Aragon prend surtout place « chez lui », dans Les Lettres françaises, l'hebdomadaire culturel qu'il a contribué à fonder pendant la guerre et qu'il dirige à partir de 1953. Il y a, depuis cette date, une telle identification entre le journal et son directeur, que s'intéresser à l'audience des Lettres françaises et à la structure de leur rédaction est une bonne manière de cerner la position d'Aragon. Pendant la période qui nous occupe, Les Lettres françaises ont au moins trois publics relativement homogènes, que recoupent partiellement trois cercles de collaborateurs dont Aragon est le centre de gravité.

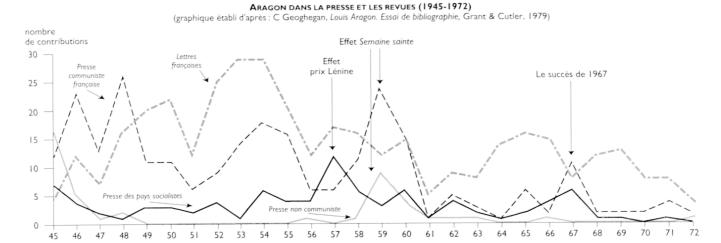
De leur naissance clandestine en 1941, Les Lettres françaises gardent après-guerre un lien fort avec le Comité national des écrivains, dont elles publient notamment les communiqués et le compte rendu des ventes annuelles. Il s'agit là d'un premier public pour lequel la référence résistante et communiste est fondatrice. La prise de contrôle du journal par le Parti en 1947 et les diverses crises de la guerre froide, qui culminent en 1956 avec les événements de Hongrie, ont beau éloigner la plupart des «compagnons de route», Les Lettres françaises et le CNE veulent incarner durablement la Résistance intellectuelle qui se prolonge, dans le contexte des années 50, par un communisme national à travers la défense de la culture française (contre la culture américaine, avec les batailles du livre lancées par Elsa Triolet). Au sein de la sphère communiste, il faut noter la présence d'un second public des Lettres françaises, celui des pays socialistes où elles sont diffusées, et auxquels Aragon porte une grande attention.

L'évolution du journal dans les années 60 conduit à toucher un troisième public, plus jeune, pour qui *Les Lettres françaises* sont avant tout un hebdomadaire d'actualité culturelle. L'« ouverture » dont se réclame Aragon se traduit par une certaine dépolitisation du contenu, et une plus grande attention portée aux avant-gardes littéraires *(Tel Quel)*, cinématographiques (la « nouvelle vague »), ou encore dans les sciences sociales (on peut citer les entretiens de Raymond Bellour avec Lévi-Strauss, Foucault, Barthes, Françastel…). La nouvelle formule,

^{9 –} Éditeurs français réunis, 1959.

 $^{10-\}mathrm{Au}$ sens que donne Gérard Genette à ce terme, in $\mathit{Seuils},$ Éd. du Seuil, 1987, p. 316.

^{11 –} Il s'agit de la chronique « Aragon vous parle », entre octobre 1959 et juin 1960.



Les contributions (articles, poèmes, bonnes feuilles...) d'Aragon dans la presse et les revues entre 1945 et 1972 ont été divisées de manière à montrer l'évolution de sa présence dans les trois sphères dont il revendique l'audience : la presse communiste (de L'Humanité à Europe), la presse non communiste (du Monde à la NRF), la presse des pays socialistes (Literaturnaia Gazeta, Aufbau...). Le cas particulier des Lettres françaises forme une quatrième catégorie.

Du côté de la presse communiste française, et hormis les pics de 1946, 1948 et 1959 qui sont dus aux chroniques régulières tenues par Aragon ces années-là, la présence décline nettement dans les années 60. Il en va de même pour la presse des pays socialistes après le sommet du prix Lénine en 1957. La présence d'Aragon dans la presse du monde communiste tend à se cantonner de plus en plus aux Lettres françaises. De ce point de vue, les années 60 sont moins une rupture que l'aboutissement d'un mouvement de plus long terme. Dans la presse non communiste, le contraste est beaucoup plus net. À la guerre froide qui le voit totalement disparaître, succèdent les années 60 où la présence d'Aragon est sans cesse croissante jusqu'en 1967.

On mesure ici combien la sortie d'Aragon de la seule sphère communiste, à la faveur du succès de la Semaine sainte, est accompagnée d'une recrudescence brutale de sa présence dans la presse du PCF. Tout se passe ensuite comme s'il avait fallu une période de repli sur les Lettres françaises, voire de silence (1961), pour permettre le succès de 1967: la hiérarchie de la présence d'Aragon entre presse communiste et presse non communiste est alors inversée par rapport à 1959.

lancée en octobre 1965, et que le rédacteur en chef Pierre Daix justifie par les « devoirs » créés par la disparition de revues telles que *Le Mercure de France* ou *Les Nouvelles littéraires* ¹², permet de mesurer l'évolution du positionnement des *Lettres*. C'est là le signe d'une certaine banalisation de ce qui tend à devenir un magazine culturel parmi d'autres, paraissant le jeudi comme *Le Figaro littéraire* ou *Les Lettres nouvelles*, banalisation que la naissance, en 1966, de *La Quinzaine littéraire* et du *Magazine littéraire*, vient renforcer. Communistes français, consommateurs culturels et intellectuels des pays socialistes, tels sont grossièrement définis les trois publics que touchent *Les Lettres françaises*. La structure de la rédaction reflète en partie cette triple audience.

C'est l'ordre d'arrivée dans le journal qui définit les différents cercles de collaborateurs. Les plus anciens, déjà présents avant l'arrivée d'Aragon à la tête du journal en 1953, entretiennent encore un lien étroit avec le Parti dans les années 60, et ils rédigent «leur» chronique sans prendre une part très active à la vie du journal ¹³. Le cœur de la rédaction proprement dite est formé de journalistes venus aux *Lettres* entre 1953 et 1957, et qui composent l'équipe d'Aragon. Communistes eux aussi le plus souvent, ils se distinguent des précédents par le fait que

l'essentiel de leur rapport au Parti passe par Aragon. C'est notamment le cas du premier d'entre eux, le rédacteur en chef Pierre Daix, à qui Thorez conseille dès 1953 de ne plus fréquenter sa cellule et de consulter Aragon pour tout ce qui concerne le Parti ¹⁴. C'est parmi eux que l'on trouve les chefs de rubrique ¹⁵, qui, à leur tour, font la liaison avec les collaborateurs plus ou moins réguliers, formant un troisième groupe. La plupart de ces collaborateurs venus après 1956, voire après 1960, sont de nouveaux entrants dans le champ culturel qui n'entre-

^{12 -} Cf. «À nos lecteurs», LF, n° 1085, 17 juin 1965.

^{13 –} On peut citer André Wurmser qui collabore à *L'Humanité*, Georges Sadoul pour le cinéma, Georges Besson pour les arts, Marcel Cornu qu'on retrouve à *La Pensée*.

^{14 –} Cf. Pierre Daix, *f'ai cru au matin*. Robert Laffont, 1976, p. 334. Entré au PCF à 17 ans pendant la drôle de guerre, déporté à Mauthausen, secrétaire politique du ministre Charles Tillon entre novembre 1945 et mai 1947, Pierre Daix entre dans la sphère aragonienne cette année-là. Rédacteur en chef des *Lettres* entre 1947 et 1950, il rejoint Aragon à *Ge soir* avant de revenir avec lui aux *Lettres* en 1953.

^{15 –} Anne Villelaur (littérature), Georges Boudaille (arts), Claude Olivier (spectacles), ou encore Charles Dobzinsky qui, derrière Georges Sadoul, dirige de fait la rubrique cinéma. Les renseignements sur l'organisation interne du journal sont tirés d'entretiens avec Pierre Daix (3 mai 1991) et Charles Dobzinsky (2 mai 1991).

tiennent pas de relation particulière avec le Parti. Si l'on accepte, pour la clarté du propos, de réunir les communistes français et les lecteurs de pays socialistes dans une même «sphère communiste», le journal s'organise donc autour de deux pôles que l'on retrouve dans la structure du groupe des collaborateurs. Plus que la rédaction, dont les rapports avec le Parti sont de plus en plus lâches, c'est Aragon lui-même et Aragon seul qui constitue l'articulation des deux pôles.

Aux *Lettres françaises*, Aragon peut donc simultanément s'adresser à tous les publics dont il revendique l'audience. Il est chez lui dans le lieu de la plus grande confusion des discours, et, dans une large mesure, il ne semble à l'aise que là. Il peut y jouer en permanence sur le registre d'une double extériorité qui permet la double appartenance ¹⁶, jeu que l'on retrouve dans le ton très particulier du paratexte aragonien (articles, préfaces et prépublications), avec l'emploi privilégié de l'apostrophe tantôt défensive, tantôt offensive, et l'emploi toujours ambigu du « vous » et du « nous ».

LES USAGES DE LA THÉORIE LITTÉRAIRE : LE RÉALISME

En effet, si la position intermédiaire des Lettres françaises permet de concilier l'appartenance à deux espaces fortement hétérogènes, elle produit, par là même, une forte contrainte. Exposé en permanence au risque d'être soupçonné de «double jeu», Aragon doit construire la possibilité d'un discours à deux faces qui ne soit pas un double langage. Le principal instrument de cette opération est la théorie littéraire. C'est notamment par le biais du «réalisme » qu'Aragon peut faire de la politique avec la littérature, et faire de la littérature sans prêter le flanc au soupçon d'apolitisme. Le problème n'est pas tant, ici, de dévoiler un quelconque usage cynique de la théorie littéraire que de montrer comment celle-ci permet le dépassement d'une contrainte structurelle, en transposant sur un plan proprement littéraire des enjeux qui ne relèvent pas seulement de ce champ.

Depuis 1934, Aragon a progressivement acquis une position dominante en matière culturelle au sein de la sphère communiste en devenant le spécialiste français du «réalisme socialiste», en particulier grâce au lancement du cycle romanesque du «Monde réel» inauguré avec *Les Cloches de Bâle* (1934), et la parution du recueil *Pour un réalisme socialiste* (1935)¹⁷. Après la Seconde Guerre mondiale, les vifs débats sur le réalisme qui l'opposent à Roger Garaudy et Pierre Hervé ,d'une part, et au peintre Fougeron, d'autre part, peuvent être analysés

comme autant de luttes pour la conservation de cette position dominante ¹⁸. À chaque fois, l'arbitrage de Maurice Thorez est favorable à Aragon, soulignant par là combien, depuis les années 30, les deux hommes ont partie liée 19. Plus largement, c'est comme interprète légitime du réalisme qu'Aragon prend une part active aux luttes politiques internes du Parti. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, il sert ainsi à Thorez de « poisson pilote dans les méandres de la déstalinisation ²⁰ ». Ses articles des *Lettres françaises* sont l'occasion de multiples retours en arrière sur les «excès» de la période stalinienne dans le domaine littéraire. Pour insister sur la dimension politique de ces débats esthétiques, on peut dire que c'est par la déstalinisation du réalisme qu'Aragon contribue à la déstalinisation tout court ²¹. Par sa résonance aussi bien en France que dans les pays socialistes, sa préface au Réalisme sans rivages de Roger Garaudy, en 1963 22, est un moment clé. Il importe au plus haut point que ce soit avec la théorie littéraire et sur des questions esthétiques qu'Aragon fasse ainsi de la politique, puisqu'il s'agit aussi d'être lu et entendu à l'extérieur de la sphère communiste.

^{16 –} Ce n'est pas l'objet de cet article que d'analyser la position d'Aragon au sein du monde communiste, mais on pourrait montrer le même jeu de double appartenance/extériorité entre les pays socialistes et le PCF.

^{17 –} Deux ouvrages publiés chez Denoël et Steele. La parution des Cloches de Bâle est immédiatement consécutive au Congrès des écrivains soviétiques d'août 1934 qui marque l'adoption officielle de la théorie du réalisme socialiste en URSS. Sur les questions de théorie littéraire dans la sphère communiste entre les deux guerres et sur leur résonance en France, cf. la thèse de Nicole Racine, Les Écrivains communistes en France, 1920-1936, thèse pour le doctorat de recherche mention « Études politiques », dact., FNSP, 1963.

^{18 –} Garaudy et Hervé refusaient au réalisme socialiste la qualité d'esthétique officielle du PC, alors que Fougeron défendait un « nouveau réalisme ». Cf., sur ce point, Dominique Berthet, *Le PCF, la culture et l'art*, La Table ronde, 1990.

^{19 –} La «montée « d'Aragon dans le PC après 1934 correspond en effet au moment où Thorez s'impose définitivement à la tête du Parti, et la définition par Aragon d'un «réalisme national» est l'écho direct en matière littéraire du «communisme national» auquel Thorez attache son nom après cette date.

^{20 –} L'expression est de Pierre Daix qui l'utilise pour décrire sa propre situation à cette époque, mais tout laisse penser qu'il en est de même, à un niveau supérieur, pour Aragon. Cf. Pierre Daix. *Une vie à changer, op. cit.*, p. 370.

^{21 –} Les articles de critique littéraire d'Aragon à cette époque sont l'occasion de décliner tout le vocabulaire khrouchtchevien de la déstalinisation : « les crimes » qui sont « dénaturation, trahison, détournement du marxisme », la nécessité du « retour aux normes léninistes », la dénonciation du « culte de la personnalité »... Mais ces termes sont toujours employés à propos de littérature.

^{22 –} Cf. » Préface à Roger Garaudy », *LF*, 3 octobre 1963. L'ouvrage se compose de trois essais consacrés à Saint-John Perse. Picasso et Kafka.

Mais ce serait avoir une vision excessivement limitative que de considérer le réalisme comme un simple masque, utilisé par Aragon pour faire de la politique sans en avoir l'air. Il est en effet un autre usage de la notion, inséparable du précédent parce que simultané, qui consiste à jouer de l'« étiquette ». Comme l'écrit Pierre Bourdieu, «les mots, les noms d'école ou de groupes [...] n'ont tant d'importance que parce qu'ils font les choses : signes distinctifs, ils produisent l'existence dans un univers où exister c'est différer 23 ». Or, avec le « réalisme sans rivages», Aragon opère une double différenciation qui renvoie à sa position doublement extérieure. Dans la préface au livre de Garaudy qui s'adresse principalement aux communistes puisqu'il s'agit de « réhabiliter » Kafka et de « découvrir » le prix Nobel qu'est Saint-John Perse, il apostrophe les censeurs du champ littéraire en déclarant: « Vous pouvez bien faire du réalisme une étiquette d'infamie, je n'y renoncerai pas» (il va de soi qu'ici le «vous» ne désigne pas les communistes...). On retrouve les accents avec lesquels Aragon s'élevait en 1959 contre ceux pour qui La Semaine sainte était une forme de rupture de son engagement politique. Mais loin de ne servir qu'à marquer cet engagement, le réalisme tel qu'il le définit dans les années 60 par l'« ouverture » et l'absence de «rivages» est aussi un moyen de marquer sa distance avec la littérature officielle de l'Union soviétique qui critique vertement les « audaces » de Garaudy ²⁴.

Le troisième usage du réalisme qu'il faut envisager est tout entier dirigé vers le champ littéraire. On aurait tort d'analyser le refus de «renoncer à une étiquette qui fait mal» comme un quelconque masochisme, ou encore comme la seule contrainte exercée par l'appartenance revendiquée au PC. Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est la logique même du champ littéraire qui impose à Aragon de ne pas renier cette étiquette, dès lors qu'elle est sa marque, le signe de la cohérence de son parcours littéraire.

Tout le problème, pour lui, est de réussir à construire la continuité littéraire – *i.e.* la légitimité – d'une biographie marquée par les ruptures, et largement perçue dans le champ comme telle. À plus de soixante ans, c'est moins l'affaire d'un choix qu'une nécessité pour celui qui peut prétendre y occuper une position éminente. À partir de 1964, la publication de ses *Œuvres romanesques croisées (ORC)* avec celles d'Elsa Triolet peut être comprise comme le moyen d'infléchir la lecture littéraire de son parcours, en utilisant l'effet de continuité que produisent les œuvres complètes ²⁵. La difficulté d'une telle opération se traduit par l'énorme travail de réécriture, sans véritable équivalent dans la littérature, auquel se livre Aragon pour les *ORC*, le cas le plus spectaculaire étant

celui des *Communistes*, entièrement révisé. Il n'est pas de signe plus évident du caractère problématique de son parcours littéraire que cette nécessité de retoucher les œuvres. Les préfaces qu'Elsa et lui rédigent pour chaque volume des *ORC* prennent, sous ce jour, toute leur importance ²⁶: on y trouve à la fois « une véritable théorie du roman moderne » développée à travers la notion de réalisme, et l'autobiographie du couple qui vise à établir la juste lecture de leur trajectoire (« le vrai, l'essentiel de notre histoire d'écrivain ²⁷ »). C'est grâce à « sa » théorie qu'Aragon peut construire « sa » biographie littéraire.

Mais il ne s'agit pas seulement de réhabiliter le réalisme, il faut en même temps l'imposer comme légitime. Construire une lecture du passé n'a en effet de sens que pour ce qu'elle permet de revendiquer au présent et dans l'avenir: être en phase avec les tendances les plus actuelles de la littérature, et occuper la position d'un guide pour les nouvelles générations d'écrivains. Les années 1964-1966 sont décisives. C'est sous la bannière du réalisme qu'Aragon revendique sa proximité avec la jeune littérature d'avant-garde, et notamment le groupe Tel Quel accueilli très largement dans les pages des Lettres françaises à cette époque ²⁸. C'est encore en se réclamant du réalisme qu'il publie en 1965 le recueil critique des Collages et son roman La Mise à mort où la théorie et l'écriture sont délibérément « modernes ». Le titre du Monde: «Par sa préparation aux Collages, Aragon met le réalisme au cœur du débat 29 », montre qu'il a réussi à imposer la légitimité de la notion au sein même du champ littéraire.

^{23 – «}La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 13, février 1977, p. 39.

^{24 –} Publié avec un titre qui reprend son incipit («Puisque *vous* m'avez fait docteur...». *LF*, 14 janvier 1965), ce discours décline ensuite ce «vous» d'extériorité. Il est prononcé à l'occasion de la réception du diplôme de docteur ès sciences philologiques de l'Université de Moscou.

^{25 –} Il ne s'agit pas véritablement d'œuvres complètes puisque seuls les romans y figurent. Mais la mise à l'écart de la poésie ne remet pas en cause l'effet de continuité dès lors que les ORC commencent avec *Anicet ou le Panorama* (1921, en pleine période surréaliste) et viennent progressivement rejoindre la production romanesque contemporaine d'Aragon.

^{26 –} Pour l'analyse de ces préfaces, cf. Mireille Hilsum, « Les préfaces tardives d'Aragon pour les *ORC*», *Poétique*, n° 69, février 1987.

^{27 -} Aragon, «La preuve par l'autre », LF, 7 septembre 1965.

^{28 –} Dans la construction du réalisme comme théorie d'avant-garde dans les années 60, le grand article critique - Un réalisme du devenir - (*LE*, 3 juin 1965) est essentiel. Aragon y reprend l'éloge des jeunes auteurs de *Tel Quel* qu'il encourage depuis la fin des années 50, tout en se réclamant lui-même de la «littérature expérimentale » qu'il pratique dans *La Mise à mort.*

^{29 -} Le Monde, 13 mars 1965.

Le(s) réalisme(s) d'Aragon

J'avais commencé par dire de ce travail, dont je viens d'essayer de vous donner l'idée, qu'il pouvait être versé au dossier du réalisme, et j'imagine qu'il n'est pas vraiment besoin de préciser de quel réalisme je parlais. On sait que je persiste à défendre un réalisme donné, à porter, et tant pis s'il m'en coûte! le poids de cette étiquette. Je n'emploie sans doute pas cette expression comme tout le monde, mais le mauvais emploi que certains ont pu en faire et le discrédit que d'autres y attachent en raison de cet emploi, ou du caractère autoritaire qu'il a revêtu ici ou là... rien de tout cela ne me fait renoncer à préciser descriptivement que, lorsque je dis réalisme sans plus, il s'agit toujours du réalisme socialiste. Sur les caractéristiques de ce réalisme, tout le monde n'est pas d'accord, par exemple, sur le fait qu'il s'agisse ou non d'un réalisme dirigé, ou pour mieux dire endigué. On le sait, j'ai salué, comme convenant à ce réalisme dont je me réclame, une expression inventée par Roger Garaudy, et que je trouve pour ma part fort heureuse : un réalisme sans rivages. L'idée même d'une esthétique qui suppose l'endiguement, quais ou rivages, ne peut, me semble-t-il, que donner un caractère dogmatique au réalisme considéré. C'est à quoi je suis à la fois théoriquement et pratiquement opposé. Un réalisme socialiste ne peut être un réalisme de routine. Il doit, comme le socialisme, avoir constamment le caractère expérimental, il doit être un art de perpétuel dépassement. Rien ne lui est plus opposé que la formule, la recette, la répétition. Et qu'il s'agisse de la peinture ou de l'écriture, l'art, c'est toujours la remise en question de l'acquis, c'est le mouvement, le

i.e. la réécriture des Communistes

contre les mauvaises interprétations: le théoricien légitime du réalisme

destalinisation du réalisme

destalinisation par le réalisme

un réalisme d'avant-garde

un regard supérieur et amusé sur la nouvelle avant-garde

[...]

Je demande droit de cité pour un réalisme expérimental. Et à ceux-là qui veulent même prendre le réalisme dans ses limites traditionnelles, et à ceux qui prétendent détenir le monopole de l'expérimentation. Je demande droit de cité pour un réalisme expérimental, ce qui suppose un statut de l'artiste, analogue à celui du chercheur scientifique. Et par exemple dans le roman. Sans vouloir en exclure personne. Que ceux-là m'en excluent eux-mêmes à nier l'avenir du roman. Mais qu'est cet avenir?

Il faut bien reconnaître que la timidité dans ce domaine donne apparence de raison aux périodiques croque-morts qui se présentent pour enterrer le roman. Je ne suis pas de ceux qui s'indignent que quelques écrivains prétendent avoir instauré un roman. Car il n'y a rien que je souhaite tant que la nouveauté dans le roman. Or, dans le domaine de la nouveauté non plus, je n'aime pas les rivages, et rien n'est nouveau très longtemps. Ce qui n'est pas une raison pour collectionner la vieille ferraille. Mais c'en est une d'exiger toujours du nouveau de ce qu'on me donne pour la nouveauté.

Et en matière de réalisme.

Extrait de : Louis Aragon, "La fin du monde réel", postface à l'édition réécrite des Communistes, Œuvres romanesques croisées, Robert Laffont, 1967, t. 26, p. 315-316.

LE FRAGILE SUCCÈS DES ANNÉES 1966-1968

Nous entendons par « succès » d'Aragon, entre 1966 et 1968, la consécration qu'il obtient simultanément dans le champ littéraire et dans le Parti communiste. Autrement dit, il réussit à desserrer, pendant cette brève période, la contrainte de sa double appartenance. Tout se passe comme s'il avait fallu presque dix ans de confusion des genres et des discours pour réussir la séparation publique de ses activités d'écrivain et de dirigeant communiste.

L'évolution de sa présence dans la presse et les revues en est le signe. L'année 1967 tranche en effet avec les précédentes par une remontée de cette présence, à la fois dans la presse communiste et dans la presse littéraire, alors que le nombre des contributions aux *Lettres françaises* décline sensiblement (voir graphique). Aragon quitte donc la position intermédiaire que représente son journal pour exister pleinement et simultanément dans ses deux sphères d'activité. Nombreux sont les indices de cette double consécration : dans la sphère communiste d'abord, Aragon impose son arbitrage au Comité central

d'Argenteuil consacré aux questions culturelles; l'année suivante, en 1967, le XVIII^e congrès du PC est marqué par la célébration de son 70e anniversaire et le grand discours qu'il prononce en faveur d'une «politique d'ouverture ». Dans le champ littéraire, les années 1966-1968 marquent l'aboutissement du processus engagé en 1958 avec La Semaine sainte: le succès critique de son œuvre est couronné par l'élection d'Aragon au jury Goncourt. La double page que Le Monde consacre à l'écrivain pour la sortie du roman Blanche ou l'Oubli réunit tous les aspects du succès d'Aragon: la présentation non signée insiste sur le succès des ventes (100 000 et 50 000 exemplaires); l'article de Philippe Sollers fournit la caution de l'avantgarde ; celui de Josane Duranteau met en avant «le directeur des *Lettres françaises* » et le rôle du journal dans la vie culturelle française; l'entretien d'Aragon avec Jacqueline Piatier insiste sur la cohérence de l'ensemble et l'unité de sa trajectoire; enfin, le choix des citations centrées autour des allusions aux événements de 1956 met l'accent sur l'arrière-plan politique du roman. C'est un Aragon en majesté qui est ainsi montré, sans masque et sans brouillage.

Le cumul des succès est en lui-même le succès. Dans le PC comme dans le champ littéraire, dans le champ de grande production comme dans le champ de production restreinte, Aragon réussit à concilier ce que toute l'histoire du champ littéraire a contribué à séparer. Il faut ajouter à cela une dimension essentielle de l'œuvre d'Aragon: le fait de mener durablement une double carrière de poète et de romancier, fait exceptionnel dans la littérature française du xx^e siècle. Cette conciliation réussie des contraires conduit à revenir sur la position très particulière d'Aragon. Nous avons, en effet, largement insisté sur les contraintes que faisaient peser sur lui sa double appartenance. Mais il faut voir qu'en retour la double extériorité induite par cette position est également une forme de liberté. Soumis aux règles souvent contradictoires des deux champs, Aragon en est aussi doublement dégagé.

Le véritable triomphe d'Aragon à la fin des années 60 est de pouvoir mobiliser simultanément tous les atouts contradictoires accumulés au long d'un parcours qui transgresse les règles établies du champ littéraire. On le voit ainsi évoquer «son» surréalisme à l'occasion de la mort de Breton et dans un grand article intitulé « Lautréamont et nous »; défendre Louis-Ferdinand Céline dans un éloge de Pierrot le fou significativement illustré par un autographe de Godard adressé «aux Lettres françaises, le seul journal qui publie de la poésie en première page »; rappeler ses liens personnels avec le jeune Paulhan, Maïakovski et les futuristes russes pour montrer son précoce intérêt pour les questions linguistiques à la mode; évoquer le Paulhan moins jeune qui lançait avec lui les Lettres françaises clandestines... Poète surréaliste et poète national, romancier à succès et romancier d'avant-garde, révolutionnaire proche de l'Académie française, on peut ainsi multiplier les systèmes d'opposition que sa position lui permet de dépasser, et qu'il affiche désormais simultanément.

L'année 1968 vient pourtant remettre en cause ce succès longuement préparé. Avec la crise étudiante et la répression du Printemps de Prague, le brutal retour de l'actualité politique fait voler en éclats le délicat équilibre auquel Aragon est parvenu. Ceci montre, *a posteriori*, combien l'évolution politique elle-même avait permis cet équilibre. De même que *La Semaine sainte* est, d'une certaine manière, inconcevable sans la déstalinisation, le succès de 1967 doit beaucoup aux événements de 1964. Cette année-là, la mort de Thorez desserre le lien personnel qui unissait Aragon au Parti, et le regel provoqué par la chute de Khrouchtchev lui permet de prendre ses distances avec les pays socialistes ³⁰. Le desserrement de la contrainte politique lui avait permis de concilier au grand

jour sa double appartenance et de mettre fin au mélange des genres: le contraste est grand, en effet, entre l'Aragon qui participe à la déstalinisation avec la théorie littéraire au début des années 60, et celui qui publie dans Les Lettres françaises son discours du XVIIIe congrès alors même qu'il passe entièrement sous silence, dans le journal, son rôle au Comité central d'Argenteuil 31. La double crise de 1968 rend impossible cette séparation des genres dès lors qu'elle crée un télescopage du littéraire et du politique ³². Pour Aragon qui s'efforçait de tenir à distance ses deux activités, les conséquences ne se font pas attendre : dès 1968 il démissionne de l'Académie Goncourt où il vient tout juste d'être élu, et sa présence dans la presse non communiste décline brutalement. Désormais, et jusqu'à la disparition des Lettres en 1972, Aragon se rapproche du modèle classique de l'écrivain engagé (notamment par la critique de la répression à l'Est 33), mais il ne peut le faire que d'un point de vue interne à la sphère communiste.

Dans la postface à l'édition des *Communistes* réécrits dans les *ORC*, Aragon déclare : « Quand il s'agit de la création, dans le roman, puisque c'est du roman que nous parlons, tout comme ailleurs, à la définition, aux limites, il faut substituer le principe d'invention, de la perpétuelle ouverture. Je ne dis pas plutôt ce mot que, de ma part, il me fait sourire. Car, on le sait, je suis au premier chef partisan de l'ouverture dans la politique. Il y a ainsi un perpétuel échange de vocabulaire entre un domaine et l'autre, cela n'est pas sans danger, mais le danger me plaît ³⁴. »

Qu'il lui plaise ou non, le «danger» est celui d'une position de double appartenance. Constatant les réelles difficultés qu'Aragon éprouve pour maintenir une position délicate entre littérature et politique dans les années 60, il n'y aurait guère de sens à parler d'entêtement au

^{30 –} C'est notamment le cas à partir de l'affaire Siniavski-Daniel en 1966 où l'on voit Aragon protester dans *L'Humanité* et dans les *Lettres françaises* contre la condamnation de ces deux écrivains soviétiques. Il est alors en phase avec la ligne du PCF qui désapprouve le « regel » soviétique.

^{31 –} Ce faisant, il ne court plus le risque du double langage. On peut mesurer le degré de « dégagement » des *Lettres françaises* en comparant leur silence sur Argenteuil avec l'omniprésence de ce Comité central dans *La Nouvelle Critique*. À ce propos, cf. la thèse de Frédérique Matonti, *La Double Illusion. "La Nouvelle Critique", une revue du PCF (1966-1980)*, Université Paris I, 1996.

^{32 –} C'est, comme le montre Gisèle Sapiro, une des caractéristiques essentielles d'une « crise ».

^{33 –} L'épisode le plus connu en est la préface à la *Plaisanterie* de Kundera (*-Je me refuse à croire qu'il va se faire là-bas un Biafra de l'esprit...*).

^{34 – «}La fin du monde réel », CRC, t. 26, Robert Laffont, 1967, p. 315.



Le Monde, 13 septembre 1967.

sens où certains s'évertuent à voir un «mystère » dans le fait qu'il soit «resté» communiste. On peut en effet considérer que toute trajectoire est dotée d'une certaine force d'inertie, et que celle-ci est d'autant plus grande que le parcours dans le champ est ancien, et que l'on a affaire à un personnage de premier plan, pour qui toute prise de position fait partie intégrante de l'histoire même du champ. Pour Aragon, dans les années 60, il est clair qu'il ne peut être question de «renier» son passé politique, et ce parce que, depuis plus de trente ans, sa production littéraire s'inscrit dans un rapport quasi structurel entre littérature et politique. Dès lors, toute entreprise de conquête de la position éminente à laquelle ses atouts proprement littéraires lui donnent droit, passe obligatoirement par un effort pour rendre légitime, dans le champ littéraire, son rapport organique au Parti communiste.

Mais il nous a semblé essentiel de montrer que cette contrainte est la contrepartie d'une marge de manœuvre singulièrement grande, pour un écrivain qui se joue des règles produites par l'histoire du champ. Le « jugement » du *Panorama de la nouvelle littérature française* de Gaëtan Picon ³⁵, qui participe au processus de consécration des avant-gardes et à la fixation de la lecture légitime

du champ littéraire de ces avant-gardes qu'il contribue à rendre classiques, illustre le coût de ce double jeu. Certes, Aragon est le seul écrivain à figurer ainsi deux fois au sommaire de l'ouvrage (au titre de la « génération de 1930» et de la poésie), mais son «cas» est à deux reprises critiqué au nom de la «contradiction entre les passions et les moyens» et du «désaccord entre la volonté et la réalisation » : écrivain insaisissable, « comète éblouissante », « classique » et « baroque » à la fois, « nous émerveille plus qu'il ne nous émeut». À deux reprises encore, et la répétition doit attirer l'attention, le Panorama parle «de facilité, d'habileté et de ruse», puis « d'habileté, d'artifice et de grâce ». Il existe donc un rapport étroit entre la position d'Aragon et son style: l'aisance et la facilité d'écriture, que notent Gaëtan Picon et les autres critiques, sont en partie liées à cette permanente tentation de l'extériorité vis-à-vis du champ littéraire. Ce n'est pas rechercher le paradoxe que de mettre en balance la contrainte que fait peser l'engagement communiste et la liberté d'écriture qu'il permet peut-être aussi.

^{35 –} Gallimard, 1949, et revu en 1960 et 1976. L'édition utilisée est celle de la coll. «Tel» (1988) qui reprend le texte de 1976, p. 77, 216, 217.